

Bernard Tellez

Gus et ses modèles



Gus et ses modèles



Bernard Tellez

Gus et ses modèles

Éditions EDILIVRE APARIS
75008 Paris – 2010

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-3549-1

Dépôt légal : Juin 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

La première fois que je rencontrai Gus Maudi, il me fit l'effet d'un homme assez ordinaire, sans rien de particulier. Je savais qu'il peignait, et qu'il buvait aussi, pour compenser les insuffisances de sa peinture, les réalisations imparfaites, ou disgracieuses, de ses œuvres.

– Abjectes, disait-il.

Il buvait comme un trou. Il était assez difficile de converser avec lui, à jeun. Je décidai de tenter l'entreprise, pour jeter un œil sur ses tableaux. Il peignait à l'huile, et sur toile. Depuis qu'il se trouvait à la retraite, après vingt-cinq ans passées dans l'administration, « Vingt-cinq ans de bagné », disait-il, il avait les mains et l'esprit libres pour se livrer à ce qu'il considérait sa vocation, « la femme avec laquelle je suis marié depuis si longtemps, celle qui ne m'a jamais quitté. » Il se considérait lui-même, sans intérêt, et il avait horreur de montrer ses esquisses.

– Je me suis attaché à la lumière, mais elles manquent de clarté. Le trait est insuffisant, ce qui donne de la perspective, et il n'y a pas de mouvement. Car toute réalisation, quelle qu'elle soit, doit suggérer le mouvement... Je trouve ma peinture morne et

méprisable. Qu'est-ce qui vous fait fixer votre attention, sur moi ? Par curiosité ?

– Si l'on veut. Un peu par curiosité. Je ne me suis jamais lancé, comme vous, dans la peinture.

– Si je n'avais pas la sensation de faire des merdes, je ne peindrais pas. Toute mon impulsion gît là, dans l'intuition de réaliser des médiocrités, et qu'il en sera toujours ainsi.

– Drôle de façon de voir l'art de peindre, je veux dire, de pouvoir s'exprimer ainsi, en traduction de ce que vous ressentez ?

– Je ne suis pas un artiste. C'est viscéral, et à chaque coup de pinceau, à chaque touche que je mets sur la toile, j'ai l'impression de chier. Chier, toujours !

– Ce n'est guère réjouissant !

– Si ! De se vider l'estomac, comme si mon atelier était le seul endroit privilégié qu'il me reste, pour uriner et déféquer, à volonté.

– Comment dois-je prendre ça, à quel degré ?

– Celui que vous voudrez, je suis resté assez primaire...

– Et votre peinture se vend ?

– Non. Je peins pour moi, et j'utilise souvent de vieilles toiles, pour peindre dessus, ou trouver d'autres motifs.

– Vous êtes un drôle de personnage...

– Moi ? Pas du tout ! Malgré tout le respect que je vous dois, si vous ne m'étiez pas sympathique, je vous direz de prendre la porte, et de ne jamais plus revenir. Mais restez... Vous voulez boire quelque chose ? Je n'ai que des bières. Regardez-moi, toutes

ses merdes, dit-il, en désignant, du regard, ses tableaux... A donner le vertige !

– Pas tant que ça !

– Vous n’êtes pas vendeur de tableaux ?

– Non, mais c’est pas si mal.

– A première vue... Mais à regarder avec plus d’intérêt... C’est inconsistant. Cela manque de charisme... Il n’y a rien de décisif dans ma peinture, et cela me rend malade, rien que d’y penser...

– La quête de l’absolu dans l’art, vous savez ? Bien peu y sont parvenus... Disons que ce sont les gens qui apprécient, qui le disent...

– L’absolu n’existe pas, dans la vie, c’est pourquoi j’essaie de le fixer dans ma peinture... Heureusement que j’ai ça... Chier est naturel, mais une belle merde, à la fin, ou une bouse de vache, finissent par faire un beau tableau... Il y en a qui peignent au pistolet. Pourquoi pas !

– Allons, allons ! dis-je. Restons sérieux... Tchin ! A la votre !

Et je bus de sa bière qu’il me servit dans un verre, alors qu’il s’en versait dans un autre.

– Rien n’est sérieux, dit-il... La plupart du temps, nous faisons les singes, dans la vie... Un vent de stupidité voué au cabinets d’aisance, souffle sur le monde. C’est pour cette raison que la plupart des gens ont la chiasse. Je ne dis pas, ça vit ! De quelle façon, de quelle manière ? C’est la question du jour... Vous en voulez d’autre ?

– Non, ça va.

– Moi, j’ai besoin de boire, pour la rencontrer, l’autre. Elle m’attend, la cochonne... Elle veut constamment que je la mette, mais je ne peux pas

toujours bander... Alors je me repose, ou vais chier, ça retarde le temps... Après quoi, pas toujours, je me sens dispos, pour la baiser de nouveau. Enfin, j'essaie, mais mal... Mais elle ne me le pardonne pas.

– Vous n’êtes pas fou ?

– Non très normal, ce qu’il y a de plus normal... Enfin j’essaie d’être lucide. Vingt-cinq ans que j’ai passé dans l’administration, je vous dis ! Là, oui, il y a de quoi devenir marteau... Enfin, à chacun son bonheur. Je suis passé de la dignité de fonctionnaire à celle qui consiste à se vautrer dans la fange de sa médiocrité, à en rajouter, chaque jour... J’en sortirai les pieds devant, je le souhaite. Depuis tant d’années que je me branlais l’esprit, sans rien faire d’autre que d’obéir aux ordres, désormais je n’ai aucun compte à rendre à personne, même pas à ceux qui ont des yeux pour voir. Même si je deviens aveugle...

Il ajouta brusquement :

– S’il vous plait, allez-vous en ! Désormais, j’ai à travailler.

Et en m’invitant à sortir dans la rue, il ouvrit la porte du magasin, qu’il referma.

Je me suis retrouvé seul, dans la rue. Je n’étais vraiment pas féru de peinture, mais il me semble que je savais apprécier ce qui était bon, de ce qui était mauvais. Et ses propos m’avaient indisposés. Si la peinture de Gus Maudi ne m’avait pas vraiment impressionné, elle ne me fut pas indifférente. Il y avait là quelque chose, un savoir faire, un tour de main qui n’appartenaient qu’à lui. Puis je les chassai progressivement de mes pensées.

« Le talent n'existe plus vraiment, aujourd'hui. Il suffit d'être lancé. C'est plutôt une affaire de relations... », pensais-je.

Voilà où j'en étais, quand au carrefour, j'aperçus Line. Elle venait de faire son marché.

– Line, dis-je, quel bon vent t'amène ? Depuis si longtemps que je ne t'ai pas vue !

Line tient un caboulot, dans le quartier, « Chez Rosita ». En plus des boissons, elle sert des repas, à midi et le soir, aux clients de passage, à des habitués, aidée en cela par Laetitia, son employée. Elle ne dédaigne pas, lorsqu'un client la drague, d'un peu trop près, en buvant une fine, au comptoir, de lui fixer un rendez-vous. C'est souvent à des heures indues, ou imprécises, quand il n'y a plus personne, dans son troquet. Elle précède son client du moment dans une chambre du premier étage, après avoir donné quartier libre, à Laetitia. Elle travaille, par relations, de bouche à oreille. A vrai dire, c'est un bon coup, une vraie femme. Elle ressemble un peu, à Clémentine Célarié. Elle se fait payer, mais son amant attitré reste Maudi.

Maudi a tous les droits, celui de boire gratis. Mais elle le surveille, avec tendresse, parce qu'elle est un peu amoureuse de lui. Il y a une autre femme, dans la vie de Maudi, une sorte de menthe religieuse, dont il se méfie, une femme aisée, qui peut jouer aussi, à l'occasion, le rôle d'une araignée épeire qui attend sa proie. Lilia Stanfeld, la journaliste anglaise... Elle est correspondante, au Times, avec de bons revenus, et des relations... Critique d'art, en quelque sorte...

Justement, la voilà... Elle vient d'apercevoir Gus Maudi, qui sortait de « chez Rosita », quelque peu

allumé. Il venait de faire scandale, chez Line, au repas de midi. Des clients se trouvaient dans la salle, certains s'esclaffaient... Comme tous les alcoolos, Maudi, argumentait en rouvrant la porte, après déjà l'avoir fermé plusieurs fois...

– Je bois, disait-il, pour oublier...

– Fiche-nous la paix, et assieds-toi ! Tu ferais mieux de manger ! disait la voix de Line.

– Boire me suffit, cela me permet de voir le monde en beau ! Sachez, messieurs, dames, que le vin est un noble produit. On doit le boire debout, avec humilité ! Tiens, donne-m'en un autre, Line !

Comme elle refusait, il but plusieurs verres, d'abord, en s'emparant de la bouteille, de son propre chef, jusqu'à ce que Line parvînt à la lui enlever des mains. Ils parurent se disputer, un temps, ce qui provoqua l'hilarité des clients.

– C'est ta mission disait-il, de servir de l'alcool ! Et c'est un besoin privilégié de se consacrer à Bacchus. Sache que je ne m'enivre que de moi-même !

Avant qu'il ne refermât la porte, Laetitia, était là :

– Oh, s'exclama-t-elle, votre bouton est décousu. Je vous le recoudrai...

– C'est gentil.

Un homme d'âge entra, et salua Maudi. Celui-ci s'écarta pour le laisser entrer :

– Bonjour Maître !

– Bonjour professeur !

– On ne vous voit plus souvent, à l'Académie ?

– Je n'ai pas trop le temps...

– A bientôt !

C'est dans ces conditions que Lilia Stanfield, le rencontra sur la place, parmi les platanes, et les bancs, sur lesquels des employés mangeaient leur sandwiches. Cette journée d'automne, malgré la présence de nuages dans le ciel, serait plutôt douce. Maudi donnait déjà l'impression de zigzaguer un peu, le regard soudain farouche, presque féroce. Ceux qui le voyaient passer avaient tendance à se moquer de lui. Il était connu dans le quartier.

– De l'eau ferrugineuse ! cria une voix.

Des gamins qui sortaient de l'école se mirent à siffler. Il n'y prit pas garde, et continua à traverser la place.

– Maudi, bonjour ! dit la jeune femme. Vous partiez sans m'attendre ? Mais où allez vous, à moins que vous préféreriez que je vous laisse, et rester seul ? Dans vos pensées...

– Cela m'est égal...

– Allons chez moi ! Voulez-vous ?

Il se mit à la suivre, indifférent aux voitures qui passaient, aux gens qu'il croisait sur le trottoir. Ils se dirigèrent vers son immeuble. Une fois dans le hall d'entrée, ils prirent l'ascenseur jusqu'au quatrième. Au bout d'un certain temps, sur le palier, pendant que Lilia ouvrait sa porte avec la clef, Gus Maudi se mit à argumenter :

– Partir ! Oh, partir, tout quitter, tout recommencer !

– Ah, les jérémiades ! Bravo ! répondit Lilia. Avant l'amour, le plus souvent, après, vous devenez éloquent ! Mais votre discours me donne soif...

Elle se débarrassa de son manteau dans le vestibule, puis évolua vers le salon. Du salon, à la chambre à coucher...

– Dëshabillez-moi, dit-elle... Eh, bien qu’attendez vous !

Elle virevolta dans la pièce, pour lui tourner le dos. Il s’approcha et défit la fermeture éclair de sa robe. Elle l’aida en la faisant tomber par terre, sur le tapis, se trouva en culotte et soutien gorge.

– J’attends la suite ! dit-elle.

Il déboutonna son soutien gorge. Elle se débarrassa de sa culotte, se tourna et lui fit face.

– Alors, monsieur le peintre, dit-elle, en le défiant du regard, en appuyant un doigt sur son torse, cela ne vous plaît pas ? Je ne suis peut-être pas assez nue ! Voulez-vous que je m’étende sur ce lit, demanda-t-elle, en le désignant, et que j’écarte les cuisses ?

Il la pressa contre lui et écrasa ses lèvres sur les siennes. Elle se dégagea. Ensuite, effectivement, elle alla s’étendre sur le lit.

– Alors j’attends !

Puis subitement, elle se ravisa, et dit :

– Non, approchez plutôt !

Quand il le fit, qu’il fût à bonne distance, elle s’assit et entreprit de défaire sa braguette de pantalon, tandis qu’il lui massait le bout des seins.

– Il faut tout faire ! déclara-t-elle, en levant la tête.

Le pantalon tomba aux pieds de Maudi. Elle passa la main dans son slip et trouva ce qu’elle cherchait. Elle commença à caresser le sexe et le sentit peu à peu évoluer. Gus Maudi avait toujours ses chaussures aux pieds, avec le pantalon affaissé sur ses mollets. Il se débarrassa du tout en mettant un pied après l’autre, sur une chaise. La chaise était assez prêt du lit, et elle continuait à le maintenir, à plat ventre sur le lit, par le sexe, sous son slip.

– J’ai peur qu’il ne s’envole ! dit-elle.

Quand il fut nu, après s’être débarrassé de sa chemise et de sa cravate, il vint sur elle...

*

* *

Elle quitta le lit, et passa sa robe de chambre. Gus Maudi était encore à poil, sur le drap.

– Il ne faut laisser prendre froid au petit frère, dit-elle...

Il se leva et s’habilla. Elle s’approcha d’un petit bar, et servit de l’alcool blanc, dans deux verres, du whisky.

– Tenez, dit-elle, en lui tendant celui qui lui était destiné.

Maudi but, d’un trait, et en demanda encore, en lui tendant le verre. Elle parut refuser de lui en donner. Il le posa sur le bar.

– Alors c’est fini, le faux délire, le faux génie, cher Maudi ! Monsieur aura-t-il l’esprit assez clair, pour travailler désormais ?

Elle lui servit de nouveau à boire, cette fois. Il but son verre d’un trait, comme il venait de faire, pour le précédent :

– Si tu crois me tenir avec ça, Lilia, tu te trompes ! Je peux boire tout seul, sans toi...

– Je sais, Line est toute prête à te servir, à te dorloter... A part elle, je ne vois pas qui d’autre... Quand Maudi sera mort, dit-elle, il n’y aura plus que les garçons de café qui se souviendront de lui, à cause de l’argent qu’il leur devra ! A moins qu’une âme compatissante n’efface l’ardoise !

Elle se trouvait face à lui :

– Vous ne me giflez pas ? C’est pourtant devenu chez vous une habitude, après l’amour... A cause d’une certaine impertinence, vis à vis du grand peintre !

Elle se mit à rire, ajouta :

– Cher Maudi...

– Tu me défies ?

L’un devant l’autre, ils se regardaient, elle, avec un brin de tendresse et de moquerie, lui avec arrogance, sans frémir, prêt à réagir. Il lui colla une gifle. Elle chancela, mais se redressa, lui fit face, de nouveau, en souriant.

– Encore ! Plus fort...

Il lui en allongea une autre, presque en coup de poing. Cette fois, la jeune femme tomba dans les pommes, sur le tapis du vestibule, devant l’entrée. Il enjamba simplement son corps étendu, ouvrit la porte donnant sur le palier, et la tira derrière lui. Après quoi, en dédaignant l’ascenseur, il descendit par les marches de l’escalier...

Une fois dehors, il marcha longtemps, au hasard. Paris est le paradis des promeneurs solitaires, et son anonymat préserve de l’impunité. Le regard du passant-quidam n’a pas vraiment d’importance, ni son allure. On l’oublie vite, pour passer au suivant. Les perspectives des avenues sont autant de paysages envoûtants, aux images sans paroles, malgré le bruit. Parfois, il arrive que l’on se heurte à un passant récalcitrant... L’image s’évanouit dans le champ de la conscience, avant de passer à la suivante, à moins que... Il y a des cons partout. Faut dire qu’ils y mettent le prix... Gus Maudi commença à se lasser de

sa promenade. Il pensait encore à Lilia Stanfeld, à l'attrance de la jeune femme qu'il avait tenue dans ses bras, au baisers qu'il avait su prendre d'elle, à cet élan qu'ils avaient eu l'un pour l'autre, au moment crucial. Il regretta sa douceur, le toucher de sa peau... Il aimait bien la sollicitude dont elle entourait ses caprices, ses moindres envies, mais ne l'aimait pas vraiment, sans réserve, malgré les sacrifices qu'elle était prête à consentir pour se faire aimer de lui... Il n'aurait su dire pourquoi... Elle s'attachait à le rendre joyeux même quand il n'avait pas envie. Cela le déroutait. Pourquoi s'était-elle prise de tendresse pour lui ? A cause de sa peinture ? La patine amère du monde qu'il voyait tous les jours, lui paraissait faite de gens si sales, si moches, pour la plupart, qui ne valaient pas la peine que l'on s'attardât sur eux. Convaincu, quoi qu'il pourrait faire, qu'il ne pouvait jamais être heureux, qu'il avait été tant de fois échaudé par la vie, il l'aimait bien Lilia, mais ce n'était pas assez. Elle évoluait dans un monde factice qui n'était pas le sien. Il n'aurait pu la supporter longtemps, même s'il sentait qu'elle lui réchauffait le cœur, parfois... En tant que témoin de ses égarements, de ses tourments, c'était une amie, rien de plus... Dans son mépris des autres, il y avait trop de rancœur. Elle ne pouvait pas le sortir de la situation où il s'était mis, où on l'avait mis. En tous cas, il ne voulait pas tenter l'expérience, avec elle. Ces femmes ! songea-t-il... Au fond, selon lui, il s'était fait avoir... Il se dit qu'elle avait profité d'un temps qu'il ne lui attribuait que partiellement, oubliant, en cela, que la femme vibrante et condescendante qu'était Lilia Stanfeld, pouvait tout aussi bien le passer sous silence, et ne rien lui

accorder. Il avait su seulement la séduire, par quelques phrases, et ses réalisations de peintre, mais il méconnaissait son bonheur...

Perdu dans ses pensées, il marcha si longtemps, qu'il sortit des limites du quartier. Il vit qu'il se trouvait au delà de La Motte Piquet-Grenelle, via la Seine, et le pont de Bir Hakeim.

C'était un jour comme les autres, mais le soleil d'automne fixait ses rayons alanguis sur les arches cannelées du viaduc du métro, en projetant un treillage d'ombres sur les eaux sombres de la Seine. Il avança sous la voûte du métro aérien. Le long du large trottoir qui faisait penser à un hall vaste et somptueux, les piétons avançaient, et se croisaient, en silence, prisonniers d'un rituel étrange et fascinant. Tout au long du pont, à mesure qu'il marchait, il dépassait de lourdes colonnes de fer gris bleu qui soutenaient la voûte, et s'épanouissaient, en corolles, en donnant l'illusion d'un îlot d'Art Nouveau. Mais les quelques passants qui avançaient dans la perspective du pont, avaient beau se mouvoir, l'éclat du soleil était trop faible pour chasser l'ombre, ses rayons ne donnaient aucune chaleur à l'atmosphère de décadence raffinée que suscitait les arches... Le trafic des véhicules associé aux relents terreux qui montaient du fleuve, le crissement de métal, là-haut, chaque fois que le train passait, en martelant les rails, combattaient cet havre de paix.

Gus Maudi longeait l'allée centrale, il se proposait de traverser le pont, fatigué, quand il aperçut une jeune femme, devant lui. En marchant dans la même direction que la jeune femme, sans qu'il sût pourquoi, à son allure, à sa silhouette, il se sentit revigoré.

« Pour aller où ? », songea-t-il... Quitte à descendre sous terre, à prendre le métro, pour retourner au quartier latin, il parut soudain intrigué... Pourquoi cette jeune femme devant lui, arpentait-elle aussi l'allée centrale... Il dut admettre, d'emblée, que les contours de sa silhouette l'attiraient... Cette curieuse conjonction de l'heure et des circonstances, qui les amenait, à marcher dans le même sens, sous la voûte, lui parut bizarre... Pour ces deux personnages, le pont, la journée ensoleillée, le ciel d'octobre de Paris, les conditions même de leur existence, avaient sans doute une signification totalement différente, ou peut-être pas de signification du tout ? Allez donc savoir ? Il continua à suivre la jeune femme, stimulé, le regard à vif... S'il ne la rattrapait avant le bout du pont, le charme qui l'envoûtait soudain, disparaîtrait...

Gus avait un profil de faucon, le maintien presque arrogant, sans compromis dans sa souffrance, ou son délire... Il avançait, les yeux emplis de larmes, soudain, comme quelqu'un qui va n'importe où, de colonne en colonne, et erre sans but, un peu paumé, sans point de repère, dans les rues de Paris. « Regarde-moi tous ces cons ! songea-t-il. Que font-ils, où vont-ils ? » Il avançait, presque comme un bateau sans gouvernail, en observant les gens, à leur physionomie, leur faciès, à l'expression de leurs visages... Il se nourrissait d'eux, en les épiant, par différence. Par orgueil... Il lui semblait les piéger dans leur attitude, à leur insu. Presque à la vue de chacun, il sentait son cœur devenir froid, haineux... Il ne savait pas pleurer, même quand il avait mal quelque part, seulement les larmes glissaient du bord de ses yeux. C'était des gouttes d'eau salées qui glissaient le long d'une vitrine de bar fouettée par la

pluie. Sa fin de cinquantaine, bien tassée, n'avait en rien entamé son allure, ni sa prestance. Il évoluait avec la nonchalance d'un athlète vieillissant, qui passait, parfois, ses doigts, dans ses cheveux, ou enfouissait ses mains dans son manteau de cachemire, un peu taché, le col de la chemise ouvert, sans cravate. Le train passa. Il leva la tête, et hurla une injure, dans le fracas, comme quelqu'un qui en veut, à la vie, en général. Les piétons qui se trouvaient dans son voisinage l'entendirent. Certains se retournèrent, tout en marchant. Mais parmi ceux qu'il croisait, à contre sens, dans l'ombre des arches, il y en avait, qui eurent tendance à l'éviter, ou à s'écarter de lui, d'instinct.

La jeune femme qui marchait, devant, se mouvait, avec aisance. Elle devait avoir entre vingt, ou vingt-cinq ans. Quelques mètres les séparaient, à peine. Il perçut dans son allure, un rien qui stimula de nouveau son intérêt, avec un brin de dépit, car il venait de sentir dans sa démarche, quelque chose de provocant, voire de l'impertinence. Un feutre mou bleu insolemment penché sur l'épaule, elle avançait avec cette expression impétueuse des jeunes filles jeunes et belles. Il la voyait de dos, presque de trois-quart, enveloppée dans un manteau maxi de daim blanc. Un col de renard argenté lui encadrait le visage, les cheveux. Le sac qu'elle tenait à la main, pendait au bout d'une longue bandoulière de cuir, et se balançait, dans sa démarche. Il la rattrapa, presque sans le vouloir, parvint à son niveau, mais ce fut elle qui le vit, la première. Il remarqua ses cils passés au rimmel, sa bouche au lèvres pleines, un peu boudeuses. On aurait dit qu'elle venait juste de se remettre du rouge aux lèvres. Elle ne détourna pas la tête, quand il

dirigea vers elle, son regard ferme, et désespéré. Quelque chose se passa, dans ce premier échange de regards. Puis chacun affecta soudain, d'avoir pour l'autre, une certaine indifférence.

Lilia Stanfeld était loin, à l'autre bout de la ville. Le quart d'heure qu'il avait passé en sa présence, lui parut soudain réduit à néant, comme si la journée débutait pour lui... Un regain de jour.

Avec ses joues humides et mal rasées, Gus fût surpris d'éprouver une flambée de désir pour l'inconnue. Il s'interrogea afin de savoir si cette sensation correspondait à une réalité... Comment la concevoir autrement, puisque ce qu'il ressentait était bien réel ? Durant quelques secondes, ils marchèrent, côte à côte, du même pas, avec la même indifférence l'un pour l'autre, l'expression de leur visage ne définissant rien de plus qu'un intérêt passager, qui avait pris du mou... Elle décida de le lâcher, en allongeant le pas, comme s'il était une ombre factice, inconsistante, attachée à elle par un lien invisible, absolument dérisoire. Elle parvint à l'extrémité du pont, et sortit de l'ambiance Arts Déco des colonnes métalliques. Il la vit plonger dans la violence du monde contemporain, où il n'était pas question de prendre les klaxons des automobilistes pour de la musique, où le ciel, d'un bleu cru, blanchi par l'éclat d'un soleil sans complaisance, le bruit, la densité de la circulation, remettaient les choses, à leur place...

Elle passa devant le café, près du viaduc, rue de l'Alboni, bordée de ses façades somptueuses, sur l'un des trottoirs apparemment désert. C'était déjà la sortie des bureaux, des employés de banques, des fonctionnaires. La circulation, dans Paris, atteignait sa

pointe maximale. Elle remonta la rue, avec grâce et distinction, sur plusieurs dizaines de mètres. Elle suivit la perspective de la voie ferrée qui longeait la rue, jusqu'à ce que son décor disparût, derrière les immeubles du quartier, et fit halte, soudain, devant une grande porte cochère dont le fer forgé protégeait une vitre jaune opaque. Elle vit un écriteau manuscrit, au dessus du cadran de l'interphone, qu'elle lut. Celui-ci annonçait : « Appartement à louer. Quatrième étage ». Surprise de découvrir la pancarte, sur l'entrée de l'immeuble, par hasard, en se demandant quel genre d'appartement pouvait se trouver, derrière les colonnes épaisses, trapues, de l'entrée, elle hésita cependant, en observant autour d'elle. En apparence, elle était toujours seule. Des véhicules passaient, dans un bruit de moteur, des gens à l'indifférence marquée...

En entendant soudain des pas, derrière elle, une sorte de rumeur de pas, de voix, comme un gazouillis d'oiseaux en cage, elle jeta un coup d'œil, mais s'aperçut de sa méprise : la rue était vide, toujours, avec des véhicules qui passaient. Rêvait-elle ? L'observait-on des fenêtres des balcons donnant sur la rue ?

Elle redescendit vers le bas de la rue, jusqu'au bar, et poussa les battants de la porte. Des ouvriers en salopette, accoudés au comptoir, prenaient la pose, en buvant à petites gorgées, un café arrosé de cognac, avant d'aller reprendre leur travail. Elle s'y attendait : Dans une rumeur de rires et de voix, dès qu'elle fit irruption dans la salle, des regards salaces s'attardèrent sur elle, au passage, mais elle en avait que trop l'habitude. Elle prit son parti de les ignorer, et descendit rapidement l'escalier pour aller téléphoner.

Au sous-sol, de la lumière était allumée, dans une cabine, au fond du couloir. Avant qu'elle eût le temps d'accéder à la cabine téléphonique, la porte des toilettes, côté hommes, s'ouvrit, et Gus Maudi, en sortit. La jeune femme, surprise, bizarrement, se plaqua contre le mur, pour le laisser passer. A peine, la dévisagea-t-il, satisfait intérieurement de frôler la jeune femme, de sa proximité ravissante, de l'odeur de parfum qui émanait d'elle, de la coïncidence de leur nouvelle rencontre. Il éprouva, de nouveau, la même sorte d'élan de désir qu'il avait ressentie précédemment, mais le réfréna, et ne prit pas la peine d'examiner les détails plus subtils des traits de la jeune femme, ni ses vêtements, en préférant rester dans le flou de son indifférence, comme si ses sensations étaient futiles.

Il l'entendit décrocher le téléphone du récepteur, dans la cabine, et perçut le son de sa voix, en se lavant les mains :

« Maman, disait-elle, c'est Marie Sophie. J'ai trouvé un appartement à visiter, à Passy... Et puis j'ai rendez-vous, avec Marc, à la station de métro, dans une heure... A tout à l'heure. Je t'embrasse... »

Elle raccrocha le récepteur et remonta l'escalier. Le soleil avait gardé une certaine incandescence, une clarté froide, lumineuse, dans l'insolence quasi estivale de ses rayons suffisamment forts pour ce début d'automne, incendiant la rue d'un éclat, presque intolérable, pour la saison. Un 4x4 noir se coula puissamment sur la chaussée, le long des immeubles... Sur des échafaudages, des ouvriers à la tâche, sifflaient. Leur ponceuse de ravalement crissait sur le mur des façades. La jeune femme s'arrêta, un instant, sur le trottoir, tâta de sa main les fleurs

fraîches qu'elle avait épinglées, à la coiffe de son chapeau. Elle venait de remonter la rue, d'un pas désinvolte, vers l'immeuble, avec l'agréable sensation que des regards d'hommes, dans le bar, la suivaient des yeux. Elle parut ne pas apercevoir l'inconnu, à proximité, et se détourna, en marquant la décision voulue de ne pas le voir.

Cependant, elle marqua un temps d'arrêt. Après avoir appuyé sur le bouton indiquant : « concierge », il y eut un déclic. Elle poussa la porte, en fer forgé. Dans le hall, une lumière filtrée par de hautes fenêtres, aux carreaux à peine lavés, presque malpropres, suffisait, à peine, pour éclairer la cage aux ferronneries compliquées de l'ascenseur. Elle aperçut la loge de la concierge, et sonna. Quelqu'un vint ouvrir, une grosse femme noire.

– Que puis-je faire pour votre service, mam'selle ?

– Je suis venue pour l'appartement, dit Marie Sophie. J'ai vu la pancarte. J'aimerais le visiter...

– Vous voulez le louer ?

– Je ne sais pas encore.

– On loue, on sous-loue, ils font ce qu'ils veulent. Je suis toujours la dernière à savoir. Vous n'auriez pas une cigarette ?

Marie Sophie fouilla dans son sac, y prit un paquet de Camel, et le lui tendit. La concierge y puisa une cigarette, l'alluma soigneusement, renversa sa tête massive en arrière, en s'efforçant de voir le bout qu'elle allumait, et aspira profondément la fumée. Au lieu de rendre le paquet à la visiteuse, elle le laissa tomber dans la poche du chandail informe qui l'enveloppait, tant bien que mal.

Elle se retourna et tripota des clefs accrochées au tableau, au dessus de son bureau :

– La clef a disparu, dit-elle d’une voix infiniment lasse. Il se passe de drôles de chose, ici !

Marie Sophie tourna les talons, s’apprêtant à partir. L’état de délabrement de l’immeuble l’inquiétait. Il lui parut soudain qu’elle ne se sentait pas à son aise, à cause de la voix de la concierge, de sa façon de faire.

– Attendez, ne partez pas, cria celle-ci. Il doit y avoir un double !

Elle fouilla dans un tiroir, et exhiba deux clefs, en cuivre.

– Voilà, dit-elle, en la tendant, à Marie Sophie qui évita par tous les moyens de toucher la peau de sa main, à la chair molle et grasse. Mais elle avait eu à peine le temps de la retirer, que la femme avait saisi la sienne, et la serrait.

– Vous êtes jeune et belle, dit-elle, en ricanant, en s’efforçant de sourire de sa bouche édentée, en frottant ses doigts sur la main, et le poignet de la jeune femme.

Marie libéra sa main, d’un geste brusque, et se dirigea vers l’ascenseur. La femme noire ricanait toujours lorsqu’elle claqua la porte de la cage d’ascenseur, avec humeur. Elle tendit l’oreille pour écouter le soupir de la machinerie vétuste, tandis que l’ascenseur commençait à monter. L’immeuble faisait penser à un mausolée, dans sa construction et sa conception, mais le temps passé, le mauvais entretien de ceux qui l’habitaient, ou l’avaient habité, l’avaient laissé se ternir, se délabrer. On n’entendait pas d’autre bruit que celui du vieil ascenseur, suivi du claquement

de la grille lorsqu'elle sortit de la cage, au quatrième étage.

La porte de l'appartement était large et lourde. Le bois peint paraissait presque noir, dans l'ombre du palier. Elle sonna, mais personne ne vint ouvrir. Elle tourna la première clef, dans la serrure, puis la seconde. En poussant légèrement la porte, elle pénétra dans le vestibule, et fut frappée par le style de l'appartement, son aspect immense. Le sol de l'entrée était carrelé, les lambris des murs étaient du même bois sombre et somptueux que celui de la porte. En avançant dans le couloir, elle aperçut le parquet magnifique du salon, aux murs d'une matière d'un jaune doux, qui avait la texture d'un parchemin. Les grandes vitres incurvées des fenêtres en saillie, donnaient à la lumière du soleil qui se déversait à flot, des reflets d'or bruni. La pièce était un cercle parfait. Mais il régnait une ambiance de délabrement qui n'allait pas sans élégance, une sorte de magnificence un peu décadente.

Elle s'avança dans le salon circulaire. D'un grand geste, elle ôta son chapeau, libéra la lourde masse de ses cheveux châtain, déboutonna son manteau et exécuta une pirouette au milieu du parquet, avec une certaine lenteur, impressionnée par le décor. La lumière qui venait des fenêtres aux volets entrouverts, l'éblouissait. Les ombres semblaient se distendre.

Brusquement, elle le vit, juché sur le radiateur, la tête appuyée sur les genoux. Elle poussa un cri, et se mordit le doigt. Il ne fit pas un geste.

– Qui êtes-vous ? demanda-t-elle, d'une voix haletante. Vous m'avez fait peur, ajouta-t-elle, aussi calmement qu'elle put.

Elle le reconnaissait très bien : c'était l'homme du pont.

– Comment êtes-vous entré ?

– Par la porte.

Il avait une voix assez chaude, et vibrante :

– Je suis peintre, dit-il... N'aimeriez-vous pas me servir de modèle ? Vous m'inspirez.

– Pardon ? fit-elle ? Vous êtes peintre ?

– Oui, versé dans le portrait.

Elle était plantée à l'entrée du couloir. Il n'avait pas quitté son perchoir. Elle n'avait qu'à tourner les talons et s'en aller, mais sans trop savoir pourquoi, elle hésita.

– Je suis bête, dit-elle. J'ai laissé la porte ouverte. Mais je ne vous ai pas entendu entrer.

– J'étais déjà, là.

– Pardon ? dit-elle.

Il parut estimer que c'était une question qui ne méritait pas de réponse.

La silhouette de Gus Maudi s'allongea et s'élargit. Ses épaules massives semblaient en harmonie avec les proportions généreuses de la pièce. Il avançait sur le parquet, avec une sorte de grâce pesante, avec des yeux intelligents, au regard intense. Il la dévisagea d'un air moqueur, en brandissant une paire de clefs, entre ses doigts.

– Ah, les clefs, dit-elle. Ainsi c'était donc vous qui les aviez prises ?

– Bien sûr. Faites comme chez vous, mettez-vous en pleins les mirettes, c'est gratis ! Moi, pour ce que j'en vois ! Enfin, le loyer n'est pas trop cher !